

Un chemin vers l'unité dans la différence — Jean 4,5-14

Prédication du 3e dim apr L'Épiphanie (23 janvier 2022) au Temple Neuf — Semaine de prière pour l'unité des Chrétiens — Pasteur Rudi Popp

« Il lui fallait traverser la Samarie... »

Le Christ entre dans une zone où il faut craindre de ne pas être compris.

La Samarie, dans la symbolique de l'Évangile, c'est le pays de l'hérésie, de ceux qui « ne lisent et ne croient pas pareil ». En sortant avec le Christ du paysage de notre religion bien répertoriée, circonscrite, je voudrais, ce matin, découvrir une « spiritualité non totalitaire » qui est la voie biblique de vivre l'unité des Chrétiens, l'unité dans la différence !

Remarquez bien que d'emblée, l'évangéliste Jean insiste qu'il n'est pas possible d'arriver à l'unité sans passer par l'épreuve de la différence. Et ce n'est pas un problème de circulation, comme si Jésus, en traversant la Samarie, avait déjà des soucis avec google-maps ou tom-tom ; c'est une question de vérité du Christ. Le Christ, la vie en Christ, doit passer par ce territoire où l'on ne parle pas une langue religieuse prédéfinie ; il doit passer par le combat de la compréhension, par les sous-entendus et les malentendus propres au monde du langage. La vie du Christ, la vie en Christ ne saurait s'enfermer dans une bulle ecclésiastique confessionnelle, où tout serait démontré par déduction, mais elle expose — elle nous expose — à l'altérité, à ce qui est autre.

Cette altérité, dans le texte, ce n'est pas la femme, comme nous pouvons le penser, mais c'est la montagne. Le mont Garizim n'est certes pas nommé dans le Nouveau Testament ; mais il est connu de la Bible hébraïque. La Garizim est le lieu biblique de la quête l'unité dans la différence ; la femme samaritaine que le Christ vient rencontrer ici incarne la possibilité de lire la Bible autrement.

Les Samaritains, Shomronim en hébreu moderne, constituent aujourd'hui une des plus petites communautés religieuses du monde, leur nombre dépasserait à peine 700 personnes. Ils vivent principalement autour de Naplouse et Holon, en Israël-Palestine, et

parmi leurs problèmes majeurs figurent les mariages « entre cousins » qui produisent le coefficient d'endogamie le plus élevé au monde. Leur religion est fondée sur le Pentateuque, les 5 livres de la Torah, dans la version samaritaine, qui a la particularité de refuser la fonction religieuse de Jérusalem ; leur lieu sacré est le mont Garizim. Ils ne se considèrent pas comme Juifs, même s'ils sont reconnus comme juifs par l'État d'Israël.

C'est donc une sorte de judaïsme d'opposition, un judaïsme alternatif, que Jésus déjà vient rencontrer en Samarie. Une religion qui pratique les mêmes textes que la sienne, mais qui les comprend autrement. Un endroit où les mêmes mots n'ont pas la même signification. C'est l'épreuve suprême en religion : se mettre d'accord jusqu'où on peut aller dans l'interprétation, savoir qui fait encore partie du parti... c'est tracer des frontières, trancher la question du dedans et du dehors, de l'inclusion et de l'exclusion. Pour vous le dire tout de suite : le Christ se refusera à cet exercice de l'exclusion et de la construction de frontières religieuses.

Car ce que nous devons apprendre en premier lieu, pendant cette semaine de prière pour l'unité des chrétiens et en prenant place avec le Christ au bord du puits de Jacob, pour contempler la profondeur de la tradition hébraïque, c'est que l'élection de l'un ne signifie pas l'exclusion de l'autre. S'il est vrai que le salut vient des juifs, comme dit Jean, c'est que cette promesse du salut peut s'inscrire universellement dans toute existence spirituelle, si qui signifie précisément que l'élection de l'un ne signifie pas l'exclusion de l'autre. C'est cela que le Christ est venu expérimenter avec la femme samaritaine. Et c'est cela que nous devons apprendre pour vivre l'unité des chrétiens dans la différence, au lieu de chercher à ériger une Église uniforme et totalitaire.

Car ne l'oublions pas, chers amis : quand un humain parle de Dieu, ce n'est pas seulement un autre humain qui se demande de quoi il peut bien être question, mais c'est d'abord Dieu lui-même qui refuse d'être cette chose, dont telle ou telle confession ou religion aurait la compétence ! Le Père du Christ cherche des « adorateurs » — je traduis : des consciences à l'intelligence ouverte — « en esprit et en vérité, car Dieu est esprit... ».

Le Christ sort donc du paysage de la religion répertoriée, circonscrite et doit entrer dans une zone où il faut craindre de ne pas être compris, tout en se refusant à l'exercice de l'exclusion et de la construction de frontières religieuses.

Le Christ avance et nous fait avancer vers ce que j'appelle une « spiritualité non totalitaire », une existence spirituelle qui ne dépend pas d'une conversion religieuse à

l'uniformité d'une confession, mais qui s'affirme comme un chemin de retour libre vers celui qui est « à-venir ».

Du dialogue fascinant de Jésus avec la femme samaritaine, de ce jeu de sous-entendus et de malentendus, je voudrais d'abord retenir la réalité de la totalisation et le danger du totalitarisme, inhérents à notre langage. L'Évangile aussi reflète ce langage de la totalisation : « Toi, dit la Samaritaine, *un Juif*, tu me demandes à boire à moi, *une femme samaritaine* ! ... *Nos pères* ont adoré sur cette montagne et *vous, vous* affirmez qu'à Jérusalem se trouve le lieu où il faut adorer. »

La totalisation est un procédé banal de la grammaire humaine : pour réunir des éléments en un total par un dénominateur commun, en créant une catégorie, nous essayons de comprendre notre monde. Quand nous disons « nous, les hommes en risque d'obésité », « vous, les personnes qui ont la pointure 42 », nous créons des totalités en sachant qu'elles ne se réfèrent la plupart du temps qu'à un dénominateur commun très relatif.

Mais cette banalité du langage comporte un inconvénient, un danger : la totalisation peut basculer dans le totalitarisme. Une totalisation peut devenir totalitariste quand elle est utilisée sans interroger le dénominateur commun, en particulier dans le domaine religieux. Pensez à quel point il est foncièrement absurde de regrouper dans une catégorie de personnes (voire de vouloir représenter) ceux qu'on appelle « les athées » — comme s'il y avait un dénominateur commun dans le fait de décliner l'appartenance à une religion historique. Je pense aussi que nous sous-estimons la difficulté de savoir ce qu'est le dénominateur commun quand on parle, par superficialité courante, « des protestants », « des catholiques », « des juifs », « des musulmans », etc. — Toutes ces totalisations du langage glissent en permanence vers un totalitarisme religieux sous-jacent, qui devient trop souvent apparent et se complaît dans l'exercice de l'exclusion et de la construction de frontières religieuses.

Je crois, chers amis, que l'Évangile nous appelle à sortir de la complaisance du totalitarisme religieux ambiant. Dans sa rencontre au puits de Jacob, au pied du Garizim, le Christ nous ouvre le chemin d'une spiritualité non totalitaire. Cette invitation n'est pas aisée ; vous savez que ce chemin de l'unité dans la différence n'est pas facile. Mais si c'est toujours à tort que nous rêvons d'une Église qui offre ce que nous ne lui apportons pas, c'est aussi à tort que nous rêvons d'une Église qui s'installe dans ce que le Christ refuse explicitement.

Le chemin d'une spiritualité non totalitaire commence par une simple question, selon Jean : « Donne-moi à boire. »

« Donne-moi à boire », dit Jésus. Il ouvre le dialogue de l'unité dans la différence — avec celle qui « ne lit et ne croit pas pareil » —, non pas par l'affirmation de sa force, de sa particularité, mais par l'évocation de ce qui manque, à lui comme à elle.

« Donne-moi à boire », cela signifie que le Christ lui-même, qui va pourtant promettre une source d'eau vive, ne peut subsister que par ravitaillement au puits de l'Alliance.

L'eau que le Christ donne vient effacer cette soif dévorante qui est l'angoisse de notre vie, mais pour cela le Christ a besoin de boire au puits de Jacob, le symbole de l'unité biblique dans la différence. C'est cette référence commune et universelle que Jésus installe dans le dialogue, et qui crée une relation féconde malgré la différence, voire au moyen de l'unité dans la différence.

Je crois, chers amis, que c'est ce genre de dialogue au puits de Jacob qui nous invite à nous honorer les uns les autres, dans les différentes Églises chrétiennes, et à réaliser la compréhension dont chacun a besoin. Ce dialogue nous invite à respecter les hésitants là où priment les enthousiastes, à écouter le doute là où tonitruent trop aisément la confession de la croyance. Le dialogue confie à Dieu ce qu'il n'est pas sûr de pouvoir confier aux autres... et acquiert ainsi la force de leur faire confiance aussi.

Elle pose finalement la question de confiance : y a-t-il une parole qui puisse nous délivrer de la mauvaise foi, de la fausse assurance par laquelle nous nous écrasons les uns les autres ? Ce dialogue sur le chemin d'une spiritualité non totalitaire nous dépouille de nos justifications, sans pour autant faire de nous des sceptiques.

Sur ce chemin, le problème de la foi a changé de paysage. Il n'est plus l'étendard des champions de la certitude, mais le signe de la fragilité de « croyants éternellement débutants », de « demi-croyants », de « malcroyants ». L'Évangile nous permet de demander à Dieu de nous délivrer du zèle amer qui tente de gagner ses faveurs ; il ouvre sur un chemin de la grâce qui invite chacun à recevoir et assumer ce qu'il a d'unique.

Amen !